



Itinéraire de quatre pionnières de la vie culturelle à Québec après 1945

The cultural careers of four pioneer women in the city of Québec after 1945

Fernand Harvey

Numéro 61, 2007

Québec, ville d'histoire 1608-2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039156ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039156ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harvey, F. (2007). Itinéraire de quatre pionnières de la vie culturelle à Québec après 1945. *Les Cahiers des dix*, (61), 155–192. <https://doi.org/10.7202/039156ar>

Résumé de l'article

À Québec comme partout ailleurs, la place des femmes dans la sphère publique est relativement récente. L'idée qu'une femme puisse poursuivre des études universitaires, travailler à l'extérieur de la maison ou entreprendre une carrière après le mariage a commencé à se généraliser peu avant les années 1960. Dans ce long cheminement, certaines femmes ont joué un rôle pionnier. Cet article examine le parcours de vie de quatre de ces femmes qui ont réussi à faire leur marque dans le milieu culturel et médiatique de la ville de Québec au cours des années qui ont suivi la seconde guerre mondiale : Francoise Larochelle-Roy, Simone Bussières, Georgette Lacroix et Monique Duval. L'itinéraire biographique de ces pionnières permet de mieux comprendre les singularités de leur insertion dans le milieu culturel et professionnel, en même temps que les points communs qui les relient toutes quatre au contexte d'une époque. On les suivra donc depuis l'enfance jusqu'à la vie adulte où elles évolueront dans l'enseignement, le journalisme, l'animation radiophonique, ainsi que dans le monde des lettres.

Itinéraire de quatre pionnières de la vie culturelle à Québec après 1945

PAR FERNAND HARVEY*

Longtemps maintenue dans la sphère de la vie privée et du travail domestique, la femme y exerçait un rôle de transmission d'une culture du quotidien au sein de sa famille¹. Son insertion dans l'espace public au Québec résulte d'un long cheminement dont ont rendu compte nombre d'études féministes. Des questions telles que l'égalité des droits et l'évolution des rôles et des statuts dans le domaine de la famille, de l'éducation, du travail et de la vie politique ont particulièrement attiré l'attention des historiennes du mouvement d'émancipation des femmes². La place qu'elles occupent dans le domaine de la création culturelle a aussi fait l'objet d'un certain nombre de recherches³.

* Je tiens à remercier mesdames Françoise La Rochelle-Roy, Simone Bussières, Georgette Lacroix et Monique Duval pour leur précieuse collaboration et pour avoir accepté de m'accorder une longue entrevue.

1. DENISE LEMIEUX, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940 Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Éditions de l'IQRC, 1989, 398p.
2. ANDRÉE LÉVESQUE, « Historiography: History of Women in Québec since 1985 », *Quebec Studies*, 12 (1991), p. 83-91 ; SOPHIE-LAURENCE LAMONTAGNE, *Problèmes actuels de la condition féminine, enquête exploratoire sur les mentalités, le marché du travail, la famille et les services*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture et Secrétariat à la condition féminine, 1990, 87p.
3. DENISE LEMIEUX, « Les femmes et la création culturelle », dans Denise LEMIEUX (éd.), *Traité de la culture*, Québec, Éditions de l'IQRC/PUL, 2002, p. 241-260.

Avant la Seconde Guerre mondiale, l'insertion des femmes dans le milieu de travail était généralement limitée aux jeunes célibataires et excluait les épouses. La nécessité de recourir à la main-d'œuvre féminine pendant la guerre 1939-1945 a été l'amorce d'une évolution significative au cours des années qui ont suivi⁴.

Les antécédents de la vie culturelle des femmes à Québec avant 1945

Qu'en est-il de la place des femmes dans la vie culturelle, particulièrement dans la ville de Québec? Avant les années 1950, leur place en milieu culturel et artistique se limitait à certains secteurs. Pour les jeunes filles ayant fréquenté les couvents, l'apprentissage de la musique, du chant, du dessin et de la peinture pouvait, certes, constituer une base culturelle pour l'avenir, mais l'intérêt pour poursuivre une carrière dans les arts ou les lettres disparaissait généralement lors du mariage. Le secteur musical, celui de l'Orchestre symphonique de Québec ou encore des petits ensembles, était à toutes fins pratiques réservé aux hommes, bien que les femmes aient joué un rôle important pour faire la promotion de la vie musicale, comme en témoigne l'action pionnière du Québec Ladies' Morning Musical Club, fondé en 1891, et devenu plus récemment le Club musical de Québec⁵. Seul l'art vocal offrait quelques rares possibilités pour les femmes, comme ce fut le cas, par exemple, pour la cantatrice et professeure de chant Adine Fafard-Drolet⁶.

Du côté du théâtre, longtemps tenu en suspicion de la part du clergé qui interdisait la mixité des rôles dans les institutions d'enseignement, les femmes — généralement des jeunes filles — y font leur apparition au cours des années 1920 et 1930 dans le cadre de troupes amateurs, à condition que le répertoire choisi ne porte pas préjudice à la morale. Dans le domaine des arts visuels, la création par le secrétaire de la Province, Athanase David, de l'École des Beaux-arts de Québec, en 1922, ouvre pour la première fois une porte aux talents artistiques des femmes, puisque cette école admet indistinctement les élèves des deux sexes⁷.

4. GENEVIÈVE AUGER et RAYMONDE LAMOTHE, *De la poêle à frire à la ligne de feu: la vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre '39-'45*, Montréal, Boréal, 1981, 232p.

5. FRANCE BORDELEAU, «Le Club musical de Québec, 95 ans de qualité», *Aria*, IX, hiver 1986.

6. Adine Fafard-Drolet (1876-1963) : après un séjour de deux ans d'études en chant et en piano à Paris (1907-1909), elle revient à Québec, puis fonde, en 1911, un Conservatoire privé pour l'enseignement de la musique et du chant. Source : http://www.ville.quebec.qc.ca/fr/ma_ville/toponymie/rues/adine_fafard.shtml (consulté en décembre 2007).

7. FERNAND HARVEY, «La politique culturelle d'Athanase David, 1919-1939», *Les Cahiers des Dix*, n° 57 (2003), p. 61.

Le domaine des lettres à Québec n'est guère plus accessible à l'émancipation littéraire des femmes avant la Seconde Guerre mondiale. Le cas de la romancière Laure Conan [Félicité Angers] apparaît, à cet égard, atypique et sans aucun doute a-t-il été facilité par son célibat. Dans la région de Québec, la première génération de femmes écrivaines fait véritablement son apparition au cours des années 1940 avec les Anne Hébert, Claire Martin, Gabrielle Roy et Adrienne Choquette.

Par ailleurs, la presse écrite a longtemps été réservée aux hommes. Au cours des années 1930, la transformation des journaux traditionnellement rattachés à un parti politique en de véritables médias de masse basés sur la rentabilité économique, a tôt fait d'identifier une clientèle féminine cible. D'où le début des pages féminines dans des journaux tel *Le Soleil*, *L'Événement* et *L'Action catholique*⁸. La radio naissante ne tarde pas à imiter les journaux et à inclure des émissions à caractère féminin à partir des années 1940.

En somme, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la place des femmes dans le secteur des arts, des lettres et des médias demeure assez limitée. Quelques jeunes filles y accèdent avant le mariage. D'autres peuvent le faire dans le cadre de la vie religieuse où elles s'adonnent à l'enseignement des arts et de la musique et à une production artistique en peinture, broderie ou dorure. Mais cette expression artistique souffre des structures rigides de la vie en communauté qui n'encourage pas la valorisation publique du talent personnel. L'humilité demeure la règle au sein des communautés religieuses. Tout compte fait, pour les femmes laïques, les seuls emplois où leur présence est significative et souhaitée demeurent ceux d'institutrice ou d'infirmière ; cela dans la mesure où elles demeurent célibataires. À Québec comme ailleurs dans la province, les femmes mettront du temps à être admises à l'université et à pouvoir envisager des carrières professionnelles⁹.

Après 1945, quelques femmes pionnières ouvrent la voie à de nouvelles carrières dans les journaux et à la radio. Dans quelle mesure, les médias ont-ils permis à ces femmes de jouer un rôle de médiatrices dans la vie culturelle de Québec? Quatre de ces femmes ont retenu notre attention dans le cadre de cet article: Françoise La Rochelle-Roy, Simone Bussières, Georgette Lacroix et Monique Duval. Ce choix tient compte du fait qu'elles ont maintenu, chacune à leur façon, une présence significative sur la place publique de Québec depuis la fin des années 1940 jusqu'au seuil des années 1980. De plus, la cueillette de leur

8. LOUIS-GUY LEMIEUX, *Le roman du Soleil Un journal dans le siècle*, Sillery, Septentrion, 1997, Chap. 20: «L'époque héroïque des pages féminines», p. 181-186; FERNAND HARVEY, «La presse périodique à Québec, 1764-1940», *Les Cahiers des Dix*, n° 58, (2004), p. 249.

9. FRANCE PARENT, «Au-delà des rôles, la place des femmes», *Cap-aux-Diamants*, hors série, 2005, p. 25-29.

témoignage sous forme d'entrevue augmentait l'intérêt de l'entreprise. En ajoutant au contenu de ces quatre entrevues la documentation écrite disponible, il devenait possible de reconstituer, en parallèle, quatre parcours de vie personnelle et professionnelle. Leur croisement, dans un second temps, devrait permettre d'identifier des situations communes liées au contexte social, tout en respectant la cohérence de chaque histoire de vie, selon une méthodologie inspirée de l'ethnobiographie¹⁰.

Françoise La Rochelle-Roy: du chant à la radio en passant par le journalisme écrit

L'enfance et le contexte familial

Françoise La Rochelle-Roy naît à Québec, dans la paroisse Notre-Dame de Jacques-Cartier, le 9 mars 1917. Ses parents vont tenter de concilier deux mondes en apparence opposés : celui de l'industrie de la chaussure et celui de l'art vocal. Le grand-père paternel, J.-H. La Rochelle, est propriétaire d'une fabrique de chaussures au coin des rues Saint-Vallier et Caron dans le quartier Saint-Roch, lieu de sa résidence. Il aimerait bien que son fils Émile suive ses traces, mais ce dernier n'est guère enthousiaste à l'idée. Dès l'âge de 10 ans, il étudie le piano avec Olivier Hudon tout en chantant dans les églises. Après des études classiques au Petit Séminaire de Québec, il songe pour un temps à la prêtrise et passe deux ans et demi au Grand Séminaire. Il opte finalement pour le mariage et il épouse Juliette Coulombe, le 22 mai 1916. Cette dernière partageait avec son mari l'amour de la musique puisqu'elle avait suivi des cours de piano avec Arthur Bernier et avait été lauréate de piano¹¹.

Bien qu'il ne fût pas encore question d'une carrière dans le chant, Émile dirigeait déjà une chorale à l'église du Sacré-Cœur, dans la basse-ville. De toute évidence, il était resté marqué par son initiation au chant grégorien lors de ses années de séminariste. En 1923, malgré l'opposition de son père qui considérait que le chant était « un métier de quêteux », il prend l'initiative de réunir l'argent nécessaire pour un séjour d'un an à Paris afin d'étudier le chant. Il sera l'élève de Charlotte d'Estainville et de Louis de Laquerrière¹², en plus de participer aux

10. J. BONNET, « Ethnobiographie », dans ALEX MUCCHIELLI, (dir.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2004, p. 78-82.

11. J. ROCHEFORT, « Nos familles radiophoniques. Les « La Rochelle », *Radiomonde*, janvier 1941, p. 7.

12. Raoul Jobin et Léopold Simoneau suivront des cours à Paris avec ces mêmes professeurs, quelques années plus tard.

activités de la Schola cantorum et de l'Institut grégorien. De retour à Québec, Émile réalisant son rêve, ouvre enfin son studio de professeur de chant à la maison. Parallèlement aux cours privés, il se produit à la radio et en public lors de différentes manifestations, tels anniversaires de mariage, fêtes d'association, etc.¹³. Il donne également des cours de solfège public subventionnés par le gouvernement du Québec d'où ont émergé bien des recrues pour les chorales paroissiales.

C'est dans ce contexte musical que se déroulent l'enfance et l'adolescence de la jeune Françoise, alors qu'elle est auditrice des cours de chant des élèves de son père parmi lesquels on retrouve Raoul Jobin, Léopold Simoneau et tant d'autres. Il faut dire que les alliances matrimoniales contribuaient également au renforcement du climat musical familial. Une sœur de sa mère, Maria Coulombe, avait épousé Omer Létourneau, un pianiste et organiste bien connu à Québec qui s'était mérité le Prix d'Europe¹⁴. Leur fille, Madeleine, épousera à son tour le chef d'orchestre Edwin Bélanger. Par ailleurs, Clotilde, une autre sœur Coulombe, avait obtenu le premier Prix d'Europe de l'Académie de musique de Québec en 1911. Enfin Imelda Coulombe, devenue sœur Sainte-Rose, enseignait la musique à Montréal chez les religieuses des Saints-Noms de Jésus et de Marie¹⁵.

Les années d'école et d'initiation aux arts et à la lecture

Françoise La Rochelle-Roy débute ses études primaires à l'Académie Sainte-Marie, puis à l'Académie Saint-Jean-Baptiste dans la haute-ville où ses parents viennent de déménager. « On avait conseillé à mon père, dira-t-elle, de déménager dans la haute-ville pour faciliter le recrutement des élèves pour son école de chant¹⁶ ». Finalement, Françoise termine sa formation secondaire au couvent des

13. Au cours de sa carrière, Émile La Rochelle (1891-1958) fut soliste du dimanche pendant plus de quatre ans au Château Frontenac et premier ténor du Quatuor laurentien et du Trio La Rochelle, deux ensembles vocaux qu'il fonda. Il a formé des maîtres de chapelle et enseigné à Pierre Boutet, Violette Delisle, Raoul Jobin, Léopold Simoneau, Richard Verreau et d'autres. Source : CÉCILE HUOT, *L'Encyclopédie canadienne* : <http://www.collectionscanada.ca>, (consulté le 3 novembre 2007).

14. Il faut aussi noter qu'Émile La Rochelle et Omer Létourneau — qui étaient beaux-frères — faisaient partie du Quatuor laurentien, fondé au cours des années 1930.

15. Les sœurs Coulombe étaient issues d'une famille de 17 enfants, incluant sept sœurs, toutes pensionnaires chez les Sœurs du Bon-Pasteur à Charlesbourg où elles s'initient à la musique. Leur père, Édouard Coulombe était un marchand prospère, propriétaire de la Quebec Fruit & Fish. Clotilde Coulombe, pour sa part, épousa le D^r Edmond Ouellet et le couple s'installa à Saint-Michel de Bellechasse.

16. Entrevue de Fernand Harvey avec Françoise La Rochelle-Roy, Québec, 1^{er} novembre 2007. À moins d'indications contraires, les éléments biographiques des quatre femmes interviewées s'appuient sur leur curriculum vitae, ainsi que sur les quatre entrevues réalisées par Fernand Harvey.

Ursulines, soit jusqu'à la 12^e année, la limite possible pour les jeunes filles à l'époque. Au cours de ses dernières années de scolarité, une enseignante, sœur Sainte-Antoinette, exercera une influence importante sur elle. « Un jour, vous écrirez » lui avait-elle prédit. Le goût de la lecture et de l'écriture était venu à Françoise dès son adolescence : « Je faisais des petits travaux littéraires à l'école et c'était pour moi un plaisir. De plus, j'écrivais mon journal personnel tous les soirs », se rappelle-t-elle. À la maison, elle prolongeait ses lectures tard le soir et plaçait des oreillers sous sa porte afin de masquer la lumière et éviter ainsi d'éveiller l'attention de son père après 21 heures. Son goût pour la lecture, elle le développe aussi en empruntant deux fois par semaine livre sur livre à l'Institut canadien de Québec qui faisait office de bibliothèque municipale. « Je me faisais parfois gronder par la bibliothécaire, une demoiselle Lemieux, qui me disait que je ne pouvais par avoir lu tous ces livres en si peu de temps et être en même temps une bonne élève ».

Au sein de la famille, le climat musical d'une qualité exceptionnelle contribue également à la formation artistique de Françoise La Rochelle qui se rappelle avoir entendu tous les jours les cours de chant des élèves de son père. Aînée d'une famille de huit enfants, elle se souvient des joyeuses soirées de famille où l'on jouait des concertos et chantait de grands airs d'opéras en duo, trio ou quatuor¹⁷. Douée d'une voix de mezzo-soprano classique, elle développe ses aptitudes pour le chant en suivant des cours avec son père. Elle obtient un diplôme de *lauréat* en chant de l'Académie de musique, en plus d'un diplôme *supérieur* en piano.

Son rêve était de poursuivre des études classiques au Collège Jésus-Marie, seule institution pour filles qui à l'époque dispensait un tel enseignement à Québec. Elle aurait pu, par la suite, s'inscrire ensuite en droit à l'Université Laval et devenir avocate. Mais une telle voie demeurait plus ou moins interdite aux femmes, compte tenu de la conception traditionnelle du rôle de la femme qui prévalait à l'époque : s'occuper des travaux domestiques avant et après le mariage et seconder son mari dans l'ombre. À cette jeune fille qui voulait ainsi poursuivre ses études, son père fit doucement comprendre que la priorité devait aller à ses quatre frères, sans compter l'inutilité d'un diplôme universitaire pour une fille après le mariage. Son intérêt pour la culture générale se maintiendra néanmoins toute sa vie et elle se présentera souvent à des cours libres à l'Université Laval en lettres, en histoire et en sciences sociales. Néanmoins, ses ambitions refoulées n'allaient pas l'éloigner de la sphère publique et culturelle pour autant. Le milieu artistique de son enfance,

17. P.-E. BEAULNE, « Françoise L. Roy », *Revue Terre et foyer*, juillet 1968, p. 6. La famille d'Émile La Rochelle comptait huit enfants, nés dans l'ordre suivant : Françoise, Mathilde, Jacques, Édith, Laurent, Benoît, Louise, et Pierre.

sa passion pour les livres et pour le chant lui serviront de fondement pour sa carrière future dans les médias, orientation dictée par des circonstances moins heureuses de sa vie personnelle qui l'obligeait à travailler.

Une carrière de jeunesse : le chant

Françoise La Rochelle se rappelle de sa première apparition publique pour chanter : « au Capitole dans le cadre d'un concours d'amateurs. J'avais remporté un deuxième prix. J'avais alors 17 ans¹⁸ ». C'était en 1934. S'amorce alors pour elle une première carrière de chanteuse, parfois accompagnée au piano par son oncle Omer Létourneau ou sa cousine Madeleine Létourneau. À cette époque qui précède l'arrivée de la télévision, de nombreuses associations et organismes présentaient des conférences en incluant des artistes invités. Françoise La Rochelle aura ainsi l'occasion de chanter devant le chanoine Lionel Groulx et le cardinal Rodrigue Villeneuve. Elle se rappelle qu'on interrompait les conférences pour faire place aux chanteurs avec leur répertoire de mélodies françaises et des extraits d'opérette¹⁹. Outre les conférences, Françoise La Rochelle chantait lors de cérémonies religieuses, notamment lors de mariages. Sa carrière de chanteuse la conduit à se produire dans le cadre d'opérettes. En 1937, elle tient le rôle titre dans *La Mascotte* d'Edmond Audran, présenté au Palais Montcalm et plus tard à Montréal. Le succès obtenu l'amène à Montréal où elle se joint pour un temps aux Variétés lyriques dirigées par Lionel Daunais.

Françoise La Rochelle chante aussi régulièrement à la radio. Elle y fait ses débuts en 1939 à CHRC dans une émission spéciale produite par Roger Varin et Marcel Huard pour marquer le tricentenaire de fondation du monastère des



Françoise La Rochelle jouant le rôle de Bettina dans l'opérette *La Mascotte*, présentée au Palais Montcalm en 1937.

Coll. Françoise La Rochelle-Roy

18. SERGE DROUIN, « Françoise La Rochelle-Roy, une brillante carrière dans la chanson à Québec », *Le Journal de Québec*, 20 nov. 1983, p. 6A.

19. SERGE DROUIN, *op. cit.*, p. 6A.

Ursulines de Québec par Marie de l'Incarnation. On la retrouve par la suite en récital sur les ondes de CHRC à Québec et dans l'ensemble du Québec, où elle chante des airs du répertoire classique. Elle poursuit dans la même orientation à CBV Radio-Canada dans le cadre de l'émission *Récital conjoint* diffusé à l'échelle pancanadienne, de 1939 à 1949, à tour de rôle avec d'autres chanteuses classiques telles Corinne Lagarde-Lesage et Marguerite Paquet.

Le 6 juin 1942, Françoise La Rochelle épouse François Roy, agent aux achats à l'Arsenal de Québec. Elle vient d'avoir 25 ans. D'allure sportive, son mari est pourtant atteint de tuberculose, trois mois après le mariage, et doit être hospitalisé longtemps dans un sanatorium, d'où le retour de Françoise chez ses parents²⁰. C'est alors que son père a l'idée de former le Trio La Rochelle dont elle fera partie avec son frère Jacques. Le Trio se maintient durant six ans et se produit à CKCV tous les jeudis soirs dans le cadre d'une émission éponyme commanditée par le magasin J.-B. Laliberté. On peut y entendre des mélodies du répertoire classique et des chansonnettes françaises.



Le trio La Rochelle: Jacques, Françoise et Émile (père).
Coll. Françoise La Rochelle-Roy

Une seconde carrière : journaliste à *L'Action catholique* (1948-1964)

En 1943, parallèlement à sa participation au Trio La Rochelle, elle obtient un emploi comme secrétaire de la Ligue catholique féminine (LCF), un mouvement d'action catholique logé avec les autres mouvements d'action catholique de

20. François Roy trouve au sanatorium sa vocation d'officier de réhabilitation, poste qu'il occupera plus tard au ministère du Travail pendant longtemps, avant de passer au ministère de l'Éducation où il dirigera le Service d'éducation des adultes jusqu'à sa mort en 1965. R.-B. BEAULNE, *op. cit.*, p. 7.

Québec dans l'immeuble du quotidien *L'Action catholique*. Elle apprend par elle-même la dactylographie et s'occupe, entre autres choses, de la publicité de la Ligue dans les colonnes du journal. La porte était donc entrouverte pour une carrière dans le journalisme et en 1948, elle quitte la Ligue pour rejoindre les rangs de l'équipe de rédaction de *L'Action catholique*, à titre de directrice des pages féminines; elle prenait ainsi la relève de Jeanne Talbot, la responsable de ces pages qui venait de mourir. Le directeur du journal, le docteur Louis-Philippe Roy, propose à ce moment une nouvelle approche, moins moralisante, pour cette section du journal. « On veut changer d'orientation, lui dit-il. C'est l'après-guerre et nos gars reviennent mariés à des Allemandes et à des Anglaises. Il faut leur montrer à quoi ressemble la vie quotidienne de nos épouses, de nos mères et de nos filles. Vous êtes mariée. Vous allez pouvoir parler au féminin dans votre page, et non en apôtre comme c'était le cas dans le journal jusqu'ici ». Il lui laisse carte blanche pour effectuer les changements souhaités, d'ailleurs très bien reçus par les lectrices du journal.

Seule femme journaliste à *L'Action catholique*, on lui assigne un bureau au bout du corridor, pour lui éviter la fumée de cigarette et le tintamarre de la salle de rédaction. Au cours des seize années aux pages féminines, Françoise La Rochelle-Roy abordera divers sujets liés à la vie des femmes de l'époque, tout en prenant soin de respecter la vocation du journal, financé pour une grande part par l'Archevêché de Québec. À deux exceptions près, elle ne se souvient pas que ses articles aient fait l'objet de censure, mais on lui reprochait parfois de ne pas être assez critique dans ses comptes-rendus de spectacles lorsqu'une tenue vesti-



mentaire osée n'était pas au goût du clergé. Les pages féminines de *L'Action catholique* ne parlaient plus d'apostolat, mais abordaient divers sujets liés à la vie familiale et la vie quotidienne comme la cuisine, la bonne chère, la tenue de maison et l'élégance au féminin. Certains curés de

Françoise La Rochelle-Roy (*L'Action catholique*) et Monique Duval (*Le Soleil*) en entrevue avec Gérard Souzay, chanteur classique français de passage à Québec. Hôtel Clarendon, 10 mars 1956.

Photo Moderne Enr. Coll. Monique Duval



Françoise La Rochelle-Roy en compagnie de son amie Renaude Lapointe, journaliste au *Soleil*, de 1939 à 1959, lors d'un voyage à Rome en 1958.

Coll. Françoise La Rochelle-Roy

campagne « trouvaient que la page féminine avait bien plongé... ». Pourtant, ses Billets, qu'elles signaient « Françoise Roy » ne sont pas encore oubliés par ses anciennes lectrices et lecteurs.

Outre la page féminine, Françoise La Rochelle-Roy signait la critique musicale et bien d'autres reportages. Cette responsabilité l'amenait à assister à divers concerts à l'affiche au Palais Montcalm, au Capitol, au Château Frontenac avec le Club musical, Chez Gérard ou ailleurs.

Une troisième carrière : journaliste et animatrice à la radio



Françoise La Rochelle-Roy, animatrice à CHRC.
Coll. Françoise La Rochelle-Roy

En 1964, un an avant le décès de son mari qui la réinvestit à 48 ans d'un rôle de soutien de famille, Françoise La Rochelle-Roy quitte l'*Action catholique* tout en y poursuivant une collaboration hebdomadaire jusqu'en 1972, peu de temps avant la fermeture définitive du journal. La possibilité d'une réorientation du côté de la radio et plus tard de la télévision s'offrait à elle. Le milieu de la radio l'avait toujours intéressée et lui était plus familier. En 1941, elle avait déjà eu l'occasion d'animer l'émission quotidienne *Le gong mystérieux* à CKCV.

À partir de 1966 elle anime à CHRC la populaire émission *À cœur ouvert* qui dure 20 ans. Cette émission d'entraide quotidienne l'amène à faire appel directement à ses auditrices heureuses de la dépanner pour certaines questions posées. *À cœur ouvert* joue également un rôle d'éducation populaire et Françoise La Rochelle-Roy en profite alors pour inclure des entrevues auprès d'écrivains, d'artistes et de divers professionnels et spécialistes à travers les propos plus pratiques de l'émission. En plus de répondre aux besoins encore valorisés de la femme au foyer, cette émission lui permet de se faire une idée très nette des préoccupations

et des problèmes de ses auditrices²¹. Après avoir animé cette émission durant toutes ces années, elle décide de prendre sa retraite définitive en 1986.

Bien que l'essentiel de sa carrière dans les médias concerne la radio, elle fait plusieurs apparitions à la télévision de Radio-Canada dans le cadre de quizz ou d'entrevues, notamment à *Femmes d'aujourd'hui* et les « 50 ». Durant cinq ans, elle est aussi commentatrice de mode à CFCM-TV pour une émission commanditée par la Compagnie Paquet, etc.

L'implication sociale et culturelle

Françoise La Rochelle-Roy n'a pas publié d'ouvrages à caractère littéraire ou historique, mais son volumineux dossier d'articles et ses Billets parus dans *L'Action catholique* mériteraient sans doute qu'on s'y intéresse dans la perspective d'une histoire de la condition féminine à Québec²².

À l'extérieur de son milieu de travail, elle s'intéresse à l'éducation et est nommée commissaire à la Commission des écoles catholiques de Québec, de 1968 à 1972. On la retrouve également à la Société des écrivains canadiens dont elle est vice-présidente en 1975, au Cercle des Femmes journalistes de Montréal, au Salon du livre de Québec et dans divers organismes à caractère social²³. Plusieurs prix d'honneur et marques de reconnaissance attestent de l'implication sociale et du parcours de vie hors du commun de cette femme de culture²⁴.

Au cours d'une carrière bien remplie, Françoise La Rochelle-Roy a donné naissance à deux enfants à l'époque où elle était journaliste à *L'Action catholique*²⁵. Par ailleurs, si son père Émile et son frère Jacques, accompagnée de sa mère Julie au piano, ont chanté jadis avec Françoise, toute la famille s'est souvent prêtée au secours de leur grande sœur. L'enfilade des carrières et des responsabilités qui en découlent seraient sans doute arrivées à l'épuiser. Mais il y eut la présence de sa

21. JEAN DU BERGER, JACQUES MATHIEU et MARTINE ROBERGE, *La radio à Québec 1920-1960*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1997, p. 213.

22. On retrouve également des articles sous sa signature dans *l'Appel du Montmartre*, *Les Annales de Sainte-Anne-de-Beaupré*, et diverses publications de l'Université Saint-Paul (Ottawa) et du ministre de l'Agriculture du Québec.

23. Membre du bureau de direction de la Ligue Antituberculeuse, du Service de Réadaptation sociale, de l'Assemblée générale de la Confédération des Loisirs, etc.

24. Médaille d'or de l'Ordre du mérite scolaire, lors du Congrès de la Fédération des Commissions scolaires catholiques du Québec (25 oct. 1975), Plaque de bronze du Service de réadaptation sociale (9 déc. 1975), Plaque de bronze de la Ligue antituberculeuse (janvier 1975), Personnalité du mois de la Jeune Chambre de commerce de Québec (février 1978).

25. Sa fille, Sylvie La Rochelle-Roy, est psychologue et pratique à Québec; son fils, Jean-François Roy, est journaliste au service des nouvelles de Radio-Canada (CJBR) à Rimouski.

sœur Mathilde comme assistante au journal *L'Action catholique* et celle d'une autre sœur, Louise, pour prendre la relève à son émission *À cœur ouvert* à CHRC en période de vacances ou d'inconfort, et cela durant plusieurs années.

Simone Bussières: de la pédagogie à l'édition, en passant par l'écriture et l'animation à la radio et à la télévision

L'enfance et le contexte familial

Simone Bussières [née Gagnon] est originaire d'une famille ouvrière de la basse-ville de Québec. Au moment de sa naissance, le 8 juin 1918, ses parents, Édouard Gagnon et Rachel Veilleux, habitent alors le quartier Saint-Malo²⁶. Elle n'a que cinq ans lorsque son père meurt de la tuberculose. Deux ans plus tard, sa mère qui a alors deux filles et un garçon, épouse en secondes noces un plâtrier du nom de Joseph Bussières, lui-même veuf avec quatre enfants. La famille n'est pas riche en cette période qui correspond à la grande crise économique des années 1930 et la jeune Simone ne bénéficie pas de conditions particulièrement favorables pour s'initier aux arts et aux lettres. Pourtant, certaines occasions allaient se présenter à cet égard au cours de ses années d'étude.

Les années d'école et d'initiation aux arts et à la lecture

Simone Bussières fréquente l'école de sa paroisse et se découvre progressivement des goûts pour le théâtre et la lecture. Elle se souvient qu'en 6^e année, il y avait dans un coin de la classe une bibliothèque fermée à clef. Il en coûtait un dollar par mois pour s'y abonner, montant prohibitif pour une élève issue d'une famille modeste. Simone lisait donc des romans à cinq sous qu'elle trouvait un peu partout sur la rue.

Au cours de ses trois dernières années d'étude (9^e, 10^e et 11^e année), au couvent des Sœurs du Bon-Pasteur, elle a la chance d'avoir comme enseignante, sœur Saint-Hubert. La religieuse qui exercera une profonde influence sur elle la conseille dans ses lectures, l'incitant à lire François Mauriac et Paul Claudel, tout en évitant Voltaire²⁷. À 17 ans, elle se voit accorder l'accès à la Bibliothèque de la

26. Entrevue de Fernand Harvey avec Simone Bussières, 15 octobre 2007. La paroisse porte la dédicace de Sainte-Angèle de Saint-Malo, mais est couramment connue sous la simple désignation de Saint-Malo.

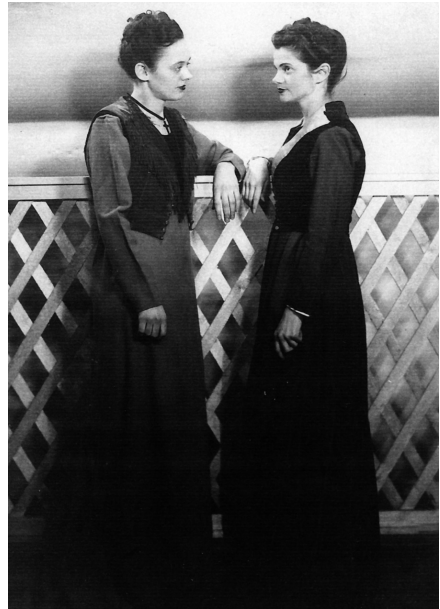
27. Sœur Saint-Hubert, était la sœur d'Élisée Thériault, député de L'Islet, de 1923 à 1927. Simone Bussières affirme avoir conservé des liens avec mère Saint-Hubert jusqu'à la mort de cette dernière.

Législature, en dehors des périodes de session. Ce sera pour elle l'occasion de lire tout ce qui lui tombe sous la main.

Outre la lecture, Simone Bussières se familiarise avec le théâtre durant son enfance et son adolescence. C'est l'époque des grands jeux scéniques autour des personnages de la Bible et de l'Évangile qu'on présente dans les salles paroissiales. Son père y participe activement. Il joint également la troupe d'Arthur Fortin²⁸ et d'Alfred Ratté, spécialisée dans les mélodrames. On y joue notamment *Les deux orphelines*, *Surcouf* et *La porteuse de pain* à la salle paroissiale de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce et dans d'autres salles de la région.

À douze ans, pour l'aider à vaincre sa grande timidité, son père l'initie au théâtre. On lui donne le rôle de Salomé dans le jeu scénique de *La Passion*, montée par Jean Desprez (Laurette Larocque-Auger). Elle obtient, par la suite, de petits rôles dans le répertoire des Artistes du terroir, une troupe fondée à Québec par le comédien Maurice Beaupré dans les années 1930.

Simone Bussières termine ses études après la 11^e année, munie d'un diplôme supérieur d'enseignement décerné par le département de l'Instruction publique. Elle aurait souhaité poursuivre ses études jusqu'à l'université et devenir architecte ou avocate, mais ces professions étaient inaccessibles aux filles. Sans compter que sa provenance d'un milieu ouvrier l'obligeait à gagner sa vie avant le mariage, en cette époque de crise économique. Pourtant, l'obsession d'apprendre ne la quittera pas. En 1943, elle assiste au premier cours du soir en sciences sociales donné par le père Georges-Henri Lévesque, ce qui lui vaut de perdre son emploi d'étalagiste au magasin Kresge, faute de disponibilité pour le travail supplémentaire qu'on exigeait d'elle certains soirs. Au cours de l'année scolaire 1960-1961, on la retrouve auditrice libre dans un cours de philosophie du frère Clément Lock-



Simone Gagnon-Bussières (à droite) et sa sœur Rita dans *Peuple sans histoire*, une pièce patriotique du frère Marie-Victorin (1915), en référence à lord Durham, présentée au Palais Montcalm, sous la direction de l'abbé Pierre Gravel, vers 1935.

Coll. Simone Bussières

28. Arthur Fortin était le père de Louis Fortin qui deviendra annonceur à CBV Radio-Canada.

quell à l'Université Laval. S'ajoutent également des cours de langue anglaise et espagnole. Bref, Simone Bussières demeure toute sa vie préoccupée par l'enrichissement de sa culture générale, plus particulièrement dans le domaine littéraire. Son principal regret, au terme de sa vie, est de n'avoir pas eu accès à l'université.

Les premiers emplois dans l'enseignement primaire et secondaire

Simone Bussières commence sa carrière d'enseignante dans le petit village gaspésien de Val d'Espoir, à l'automne de 1941. On lui confie une classe qui inclut des élèves de la 1^{ère} à la 7^e année. L'année suivante, sa classe est composée d'élèves de 7^e, 8^e et 9^e année. Cette première expérience d'enseignement la marquera pour les années à venir. Après avoir observé que les élèves du niveau inférieur apprennent plus rapidement au contact des plus âgés et, qu'à l'inverse, ces derniers corrigent leurs erreurs de l'année précédente en écoutant les réponses des plus jeunes, elle en tire une expérience qu'elle mettra à profit dans le développement ultérieur de sa méthode pédagogique.

De retour à Québec, elle se voit confier une classe de 5^e année à l'école de la paroisse Saint-Malo au cours de l'année scolaire 1944-1945. Puis, son mariage avec Rosaire Bussières, en juillet 1945, l'amène à déménager à Montréal. Elle revient à nouveau à Québec trois ans plus tard alors que son mari atteint de cécité doit quitter son emploi. Simone se voit dans l'obligation de retourner sur le marché du travail. Elle obtient un rendez-vous avec l'abbé Faucher, responsable de l'embauche du personnel enseignant à la CÉCQ qui lui fait cette remarque : « Tu sais bien qu'on n'engage pas les femmes mariées. Si tu étais veuve, je te donnerais une classe lundi ». Or, le destin fait que Rosaire Bussières meurt deux jours plus tard. Le lundi suivant, la jeune veuve toute vêtue de noir se présente à nouveau devant l'abbé Faucher : « Vous vous rappelez ce que vous m'avez dit, samedi dernier ? Eh bien, c'est fait ! ». Et Simone Bussières de commenter : « Il est devenu le visage rouge et a failli faire une crise cardiaque ! La semaine suivante, j'étais à nouveau embauchée à la Commission scolaire ». On lui confie alors une classe de 4^e année, toujours à l'école de la paroisse Saint-Malo.

Une carrière dans le milieu scolaire : 1948-1968

De 1948 à 1955, Simone Bussières enseigne au niveau primaire. On l'élit vice-présidente du Syndicat des institutrices laïques de Québec, en 1954. Au cours de ces années, elle accumule une riche expérience pédagogique qu'elle saura exploiter par la suite. Son esprit d'initiative lui vaut d'obtenir le poste de directrice de l'enseignement des trois premières années du cours primaire à la CECQ de 1955 à 1960, puis de directrice adjointe de l'ensemble des écoles élémentaires de

cette commission scolaire, jusqu'à sa retraite de l'enseignement en 1968²⁹. À titre de directrice de l'enseignement primaire, sa tâche consistait à visiter les écoles de la CÉCQ, comme le faisaient jusque-là les inspecteurs d'école nommés par le département de l'Instruction publique. Par ailleurs, au début des années 1960, elle prend l'initiative d'ouvrir la première classe de maternelle à Québec pour ensuite assurer la direction de ce nouveau secteur en développement.

Loin de se contenter de ses fonctions administratives à la CECQ, Simone Bussièrès, pédagogue dans l'âme, s'intéresse à la didactique de la lecture. Convaincue qu'il faut susciter chez les jeunes le goût d'apprendre, elle lance un concours « Devoirs de vacances » à l'été 1957. Ce concours, où les connaissances des élèves sont mises à contribution, suscite l'intérêt des jeunes participants et de leurs parents qui y voient un complément au programme d'études du département de l'Instruction publique. Quelque 10 000 jeunes s'inscrivent à ce concours en une semaine! Les résultats sont aussitôt publiés dans le journal *l'Action catholique* et le concours est repris dans ce même journal au cours des deux étés qui suivent. En 1960, cette expérience inédite dans le milieu scolaire fait l'objet d'une publication en sept cahiers intitulés *Mon cahier de vacances* et destinés aux enfants du cours élémentaire. La publication est tirée à 160 000 exemplaires, un chiffre phénoménal dans le domaine de l'édition au Québec³⁰.

Cette expérience allait ouvrir la voie à plusieurs publications à caractère pédagogique ou didactique au cours des années 1960. Deux séries d'ouvrages se rattachent à cette période. D'abord *Le Plaisir d'apprendre* (1962) et *Le Plaisir de connaître* (1965) deux manuels pour l'apprentissage du langage et des sciences élémentaires rédigé pour les élèves de maternelle, de 1^{ère} et de 2^e année³¹. Parallèlement, Simone Bussièrès publie une série de trois manuels de lecture spontanée: *Je veux lire* (1963), *Je sais lire* (1965) et *J'aime lire* (1966). Cette méthode, qui sera adoptée par une majorité de commissions scolaires à travers le Québec, sera accompagnée de guides pédagogiques pour l'enseignant, de cahiers d'exercices et de divers compléments³².

29. Simone Bussièrès a été la première femme à occuper de telles responsabilités au sein d'une commission scolaire au Québec. Il faudra attendre 1963 avant que d'autres femmes occupent de tels postes à Montréal.

30. Publiée par le Centre de psychologie et de pédagogie, Montréal, 1960. En 1960, Simone Bussièrès lance également un concours pour enfants, « Pic, Pac et Poc » dont les résultats sont publiés par *l'Action catholique*.

31. Édités par les éditions Gage, à Toronto.

32. Publiés à Montréal aux Éditions Pédagogia, ces manuels ont fait l'objet d'éditions refondues en 1968-1970. Voir: RÉGINALD HAMEL *et al.*, « Simone Bussièrès », *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 228.

CONCOURS
DE L'ACTION CATHOLIQUE
L'ÉCOLE DES VACANCES
Concours pour les jeunes (de la 1ère à la 7e année scolaire)

3e ANNEE
7e semaine

NOTE : Ce travail est destiné aux enfants qui entreront en 1ère année en septembre prochain. Bien entendu, ils doivent être guidés pour pouvoir accomplir ce petit travail.

1—La
a fui en Egypte
parce que le roi
voulait faire mourir Jésus.

5—J'écris au pluriel
le nom des choses
ou des animaux illustrés :

2—Je dis de quelle couleur est :
l'or : le lait : le sang :
le gazon : un sapin : la sueur :

3—Je transcris les mots d'action:
Le chat mange la souris.
Maman lave son linge.
L'écoller étudie ses leçons.
Pierre parle à son ami.

4—J'écris en rouge les mots qui disent une qualité et en bleu ceux qui disent un défaut :

Un homme patient.
Un méchant garçon.
Un enfant peureux.
Une fille bavarde.
Un soldat courageux.
Un menuisier habile.

6—Il y a 240 choux dans un champ. On ajoute 50 plants. Je cherche combien il y a maintenant de choux.

7—J'ai dépensé \$3.50 pour un cadeau à maman et \$1.20 pour un cadeau à mon petit frère. Je cherche la différence du prix des deux cadeaux.

8—Le soleil se lève toujours du côté et il se couche toujours du côté








9—Je nomme deux classes de personnes qui portent un uniforme :
.....

10—Mon pays est le mais nos ancêtres venaient de la

11—En 1608, Champlain débarqua à

12—Le Château Frontenac se trouve dans la ville.

Mon nom est
Mon adresse est
Mon âge Nom de mon père
Adresses: L'ÉCOLE DES VACANCES, 1^{re} Action Catholique, casier postal 1727, Québec.

Le concours *L'École en vacances*, organisé en collaboration avec *L'Action catholique*.
Coll. Simone Bussières

En plus de ces manuels, Simone Bussières qui avait fondé le bulletin *Détente* destiné aux institutrices laïques de la CÉCQ en 1953, lance, dix ans plus tard, *École-Éducation*, la revue officielle de la CÉCQ, dont elle signe l'éditorial.

Une carrière parallèle à l'enseignement : la radio et la télévision

Débordante d'énergie et de projets, Simone Bussières ne pouvait se limiter à sa seule tâche d'enseignante ou de directrice du secteur primaire. Peut-être son expérience acquise en théâtre durant sa jeunesse l'avait-elle encouragée à rechercher le contact avec le public. Un concours de circonstances allait lui permettre de tenter une première expérience à la radio en 1943, après ses deux années d'enseignement en Gaspésie : le poste CHNC de New Carlisle l'engage comme annonceur, scripteur et réalisatrice.

Les cahiers des dix, n° 61 (2007)

Un peu plus tard, en 1948, elle prend la relève de Réjeanne DesRameaux à *Radio-Monde* et rend compte des nouvelles artistiques de la ville de Québec pour cet hebdomadaire montréalais consacré aux vedettes du milieu de la radio. Peu satisfaite de cette expérience, elle remet sa démission quelques semaines plus tard. Elle cherche alors à se faire embaucher à CHRC qui ne lui offre qu'un poste de secrétaire, considérant qu'à Québec, il ne convient pas d'engager des femmes comme animatrices. Elle finit néanmoins par se tailler une place sur les ondes de la station, comme animatrice de *Tante Colette* (1948-1953), une émission questionnaire destinée au grand public dont elle obtient par la suite la pleine responsabilité quant à la rédaction des textes et la formulation des questions.

Ses talents pour l'écriture et l'animation de même que sa polyvalence en matière de culture générale ont tôt fait d'attirer l'attention de la direction de la programmation à CHRC. On lui confie alors d'autres émissions : *Chansons vécues* (1952-1953), et le jeu questionnaire pour le grand public *Que désirez-vous?*, commandité par la compagnie Paquet (1950-1954). À cela s'ajoute *Les jeunes savants* (1954-1955), un jeu questionnaire où s'affrontent deux écoles de 7^e année à partir du programme scolaire de la CÉCQ, ainsi que *Comment parlez-vous?* en collaboration avec la CÉCQ (1959-1961). Avec l'implantation de la télévision à Québec, l'émission *Les jeunes savants* y migrent et la formule est reprise à CFCM-TV sous le titre *Les jeunes talents* (1955).



L'émission *Les jeunes savants* animée par Simone Bussières à CHRC en 1954-1955.
Coll. Simone Bussières



L'émission *Les jeunes talents* animée par Simone Bussières   CFCM-TV en 1955.
Coll. Simone Bussières

Une troisième carrière dans l'édition

En 1968, Simone Bussières présente sa démission de la Commission scolaire de Québec.   51 ans, elle souhaite s'engager dans une nouvelle voie. Les revenus g en er es par la vente de ses manuels scolaires qui utilisent la méthode de lecture spontanée lui permettent d'envisager une retraite active. Elle songe d'abord à se consacrer aux activités attach es à l'utilisation de sa méthode et fonde les Publications Didac. Mais les exigences d'une maison spécialisée dans la didactique scolaire dépassent ses modestes moyens et elle se tourne plutôt vers l'édition littéraire et renomme sa maison d'édition Les Presses Laurentiennes.

Elle publie, sous sa signature, un conte pour enfants *Le petit sapin qui a pouss e sur une étoile* (1972) qui se mérite l'année suivante la médaille de l'Association canadienne des bibliothécaires pour enfants. Paraissent par la suite d'autres comptines: *C'est ta fête* (1982), *Dans mon petit violon* (1985), ainsi qu'un recueil de pensées pour enfants: *Aim es... pour apprendre la vie* (1987).

En 1988, alors qu'elle vend sa maison d'édition à Guérin Éditeur de Montréal, les Presses Laurentiennes comptent 50 titres à leur catalogue, incluant la collection de « Le choix de ... », un recueil de morceaux choisis dans l'œuvre d'un écrivain québécois³³.

La production littéraire

Outre ses ouvrages à caractère pédagogique et ses recueils pour enfants³⁴, Simone Bussièrès a publié trois romans psychologiques: *L'Héritier* (Le Quartier latin, 1951), *La Pyramide des morts* (Septentrion, 1999) et *L'enfant de l'aube* (Guérin, 2000). Ce dernier roman s'inspire de ses premières années d'enseignement à Val d'Espoir. Quant à *L'Héritier*, il attire à son auteure les foudres de la critique. Le sujet est osé pour l'époque: Pierre Laurent, un homme marié à une femme stérile souhaite avoir un enfant de son sang. Il convient d'un contrat avec un grand amour de jeunesse, afin que celle-ci porte un enfant de lui et le lui remette en adoption au terme de sa grossesse si c'est un garçon. Mais les choses tournent au drame, car la mère porteuse s'attache à l'enfant. Un prêtre intervient sur le lit de mort de la malheureuse mère naturelle pour l'absoudre de son « péché ». Malgré une fin qui sauve la morale, le livre est classé « mauvais » par les censeurs de la revue *Lectures*. Clément Lockquell, pour sa part, critique plutôt la structure de ce premier roman dont la psychologie des personnages lui apparaît trop schématique³⁵. Louis-Philippe Roy, le directeur de *L'Action catholique*, se fait plus indulgent pour l'inexpérience de la jeune romancière et y va de ses conseils: « On dirait que nos romanciers ont peur de se montrer catholiques dans la solution des problèmes que posent les passions humaines », écrit-il³⁶. La mauvaise réception de son premier roman refroidit pour un bon moment les ardeurs littéraires de Simone Bussièrès. Son second roman qui devait porter, comme une sorte de défi, le titre de *Qu'importe*, restera rangé dans ses tiroirs.

33. Source statistique: http://catalogue.banq.qc.ca/cap_fr.html; *Le choix de Simone Bussièrès dans l'œuvre d'Adrienne Choquette* (textes choisis), Notre-Dame-des-Laurentides, Les Presses Laurentiennes, 1982, 79 p. Présentation de Simone Bussièrès. Parmi les auteurs présents dans cette collection, citons: Ringuet, Marcel Dubé, Yves Thériault, Rina Lasnier, Robert Choquette, etc.

34. *Fables des trois commères*, Québec, Garneau, 1962; *Au temps où les arbres marchaient* (conte de Noël), Montréal, Guérin éditeur, 2000. Également des récits et des nouvelles dans la revue *Le Jeudi* sous un pseudonyme (1938-1939).

35. CLÉMENT LOCKQUELL, « L'Héritier », *Culture*, vol. 12, déc. 1951, p. 337-438.

36. *L'Action catholique*, 7 mars 1951. Un journal populaire de Montréal titre pour sa part sur un ton condescendant, photo à l'appui: « Cette maîtresse d'école veut publier un roman chaque année », *Le Petit Journal*, mars 1951.

L'implication sociale et culturelle

Femme active et polyvalente tout au long de sa vie, Simone Bussières s'est engagée dans divers organismes à caractère éducatif et littéraire. Première femme appelée à siéger à un comité supérieur de l'enseignement au sein des commissions scolaires au Québec, on peut aussi la considérer comme une pionnière laïque dans la rédaction de manuels scolaires, un domaine traditionnellement réservé aux communautés religieuses³⁷. On retiendra particulièrement sa participation à divers titres à la Société des écrivains canadiens, section de Québec, dès 1952. Elle en devient secrétaire (1961-1962 et 1975), vice-présidente (1978), puis présidente (1980-1983). Alors qu'elle préside cette Société, elle prend l'initiative de créer le Prix Adrienne-Choquette, décerné annuellement à l'auteur(e) de la meilleure nouvelle, en mémoire de cette grande écrivaine avec qui elle s'était liée d'amitié³⁸.

Un petit ouvrage collectif d'hommage signé par plusieurs écrivains souligne la grande diversité d'intérêt de cette pionnière de la pédagogie, de l'animation radiophonique et de l'édition à Québec³⁹.



Simone Bussières à sa table de travail en 1951. En arrière-plan, des photos de Gide, Claudel et Colette.

Coll. Simone Bussières



Simone Bussières à sa table de travail en 2007. En arrière-plan, une photo de Marguerite Yourcenar.

Photo Fernand Harvey

37. ÉMILIA B. ALLAIRE, *op. cit.*, p. 69.

38. Adrienne Choquette (1915-1973), auteure de nouvelles née à Shawinigan qui a vécu à Québec par la suite. On lui doit notamment *Laure Clouet* (1961) un recueil de nouvelles considéré comme un classique de la littérature québécoise.

39. En collaboration, *Hommage à Simone Bussières*, Québec, Édition privée, 2002, 77p. Signataires: Magella Alain, Pauline L. Boileau, Jean Boileau, Georgette Lacroix, Claire Martin, Suzanne Paradis, Denis Vaugeois, Bertrand Vac, Clément Marchand, Gilles Pellerin, Émilie B. Dallaire, André Ricard.

Georgette Lacroix : l'animation culturelle à la radio, les archives, mais surtout la poésie

L'enfance et le contexte familial

Georgette Lacroix naît le 6 avril 1921 dans la paroisse Saint-Malo au sein d'une famille ouvrière qui compte neuf enfants. Son père, Jean-Baptiste, est à l'emploi de la National Paper Box alors que sa mère Alice, née Mercier, travaille à la Dominion Corset.

Un drame personnel marque le destin de la jeune Georgette alors âgée de 7 ans. Sur les conseils du médecin de la famille, elle doit être amputée de la main gauche et de l'avant-bras à la suite d'un accident. Malgré ce handicap, elle poursuivra courageusement son itinéraire personnel.

Au moment du décès de sa mère à l'âge de 63 ans, et alors que son père se remarie, Georgette prend la décision de quitter la maison paternelle et de louer un appartement, rue Saint-Jean.

Les années d'école et d'initiation aux arts et à la lecture

Comme c'était l'usage à l'époque, la jeune Georgette poursuit des études primaires et secondaires à l'école paroissiale, le Couvent Saint-Malo, dirigé par les Dames de la Congrégation. Après sa 9^e année, elle complète sa formation avec un cours commercial à l'Institut Jean-Thomas de 1937 à 1939.

Bien qu'elle n'a pas le souvenir d'avoir été influencée par une religieuse enseignante en particulier, Georgette Lacroix développe très jeune le goût de la lecture. L'une de ses tantes lui prête ses vieux exemplaires de *La Revue populaire* et de *La Revue moderne*. On lui conseille, par la suite, de s'abonner à la bibliothèque de l'Institut canadien. Chaque semaine, elle marche la distance qui sépare son domicile de cette bibliothèque située dans le Vieux-Québec afin d'emprunter des romans, des biographies et des récits de voyage.

Les premiers emplois

Au moment où elle termine sa formation en secrétariat en 1939, Georgette Lacroix vient d'avoir 18 ans. Elle obtient un premier emploi comme institutrice dans une école de Sainte-Agathe de Lotbinière. À cette époque où le Canada était en guerre, elle travaille au Service de la marine de la Défense nationale, de 1944 à 1947, d'abord à Québec, puis ensuite à Ottawa⁴⁰. La fin de la guerre la ramène à Québec où elle doit chercher un nouvel emploi.

40. RÉGINALD HAMEL *et al.*, *Dictionnaire...*, *op. cit.*, p. 745.

La carrière à la radio de CHRC : 1947-1971

La période sans doute la plus importante de l'itinéraire professionnel de Georgette Lacroix se déroule dans le milieu de la radio à Québec. Elle décide de se présenter à CHRC où personne ne la connaissait⁴¹. On accepte de l'embaucher, lui confiant d'abord la rédaction de textes radiophoniques et de commerciaux avant de l'assigner à la critique de cinéma. Elle devient vite connue auprès des auditeurs de CHRC comme coanimatrice de *Pourquoi pas?*, une émission quotidienne diffusée de 17 heures à 18 h 30, à partir de 1947. Son premier coanimateur, Jacques Boulanger, n'a que 18 ans lorsqu'il y fait ses débuts. D'autres prendront la relève par la suite pour co-animer l'émission avec « Jojo » comme on l'appelle familièrement à Québec⁴². À *Pourquoi pas?*, on aborde divers sujets reliés à la vie artistique et à la culture générale. Il y est question de cinéma, de concerts, de festivals, de lancement de disques et de livres. L'émission accueille en entrevue des écrivains, des artistes, des chansonniers et des interprètes locaux ou étrangers de passage à Québec.



Georgette Lacroix à ses débuts à CHRC en 1949.
Coll. Georgette Lacroix



Georgette Lacroix et Jacques Boulanger, co-animateurs de l'émission *Pourquoi pas?* à CHRC, en 1960.
Photo Marc Hardy. Coll. Georgette Lacroix

41. Entrevue de Fernand Harvey avec Georgette Lacroix, Saint-Augustin, 25 octobre 2007.

42. Après Jacques Boulanger, l'émission est co-aminée par Gaston Blais, Raynald Journault et Yvon Goulet.

Au début des années 1960, la radio en modulation de fréquence (MF) fait son apparition au Québec. À Montréal, CKVL fait œuvre de pionnier dans ce secteur, bientôt suivi par CJMS. À Québec, ce rôle pionnier revient à CHRC-FM qui entre en ondes en décembre 1963. Pour les propriétaires de la station, le nom de Georgette Lacroix s'impose pour assurer le succès de ce nouveau média auprès des auditeurs. Tout est à faire : l'embauche de personnel, l'élaboration d'une programmation différente de celle de CHRC-MA, la constitution d'une collection de disques... La nouvelle station dispose de moyens limités. L'équipe sera réduite à sa plus simple expression, puisque Georgette Lacroix démarre seule la nouvelle station avant de s'adjoindre, plus tard, une assistante. Quant à la programmation, il n'existe pas de modèle et il faut innover. Georgette Lacroix s'appuie sur la culture générale qu'elle a acquise au cours des années et sur son intérêt particulier pour les arts et la littérature afin de créer une programmation qui s'étend de midi à minuit et qu'elle aura à maintenir en ondes, seule, avec l'aide de son assistante.

Un coup d'œil à la programmation-type de CHRC-MF permet de constater qu'elle avait conçu un contenu de grande qualité. Presque essentiellement musical, l'horaire hebdomadaire de la station ne manque pas de surprendre par sa variété. Tous les genres musicaux s'y retrouvent, de la chanson française aux grands concerts classiques, en passant par les musiques du monde et le jazz.

TABLEAU I
Horaire-type de CHRC-MF en 1964⁴³

Émissions quotidiennes	Émissions hebdomadaires
12h00 Bon appétit (musique légère avec les grands orchestres en vogue)	<i>Lundi et mardi</i> Tour de chant (grandes vedettes de la chanson : Édith Piaf, Gilles Vigneault, etc.); Chœurs et chorales; Concert de musique classique
13h00 Fiesta (musique latino-américaine, nouvelles (15 minutes), musiques du monde)	<i>Mercredi</i> Théâtre de France (pièces à succès des plus grands auteurs); Récital et virtuoses (les solistes et instrumentistes de renom)
14h00 Émission variable (2 ^e colonne)	<i>Jeudi</i> Théâtre lyrique (opérette ou opéra-comique)
16h00 Détente; L'Heure du thé; Cocktail en musique; Musique de dîner	<i>Vendredi et samedi</i> Jazz
20h00 Émission variable (2 ^e colonne)	<i>Dimanche</i> Grands opéras et partitions de ballets célèbres
22h00 Un piano dans la nuit; Réveries; Concert miniature	

43. Source : *Échos Vedettes*, 28 novembre 1964, p. 31.



Georgette Lacroix en entrevue avec la chanteuse Nana Mouskouri, de passage à CHRC.
Coll. Georgette Lacroix

Cette offre culturelle de haut niveau allait-elle plaire au grand public? Ne risquait-on pas de perdre des auditeurs plus familiers avec la musique populaire qu'avec la culture d'élite? Le directeur de CHRC en doutait, tout en laissant carte blanche à sa directrice de la programmation MF. La réponse allait venir un an plus tard. CHRC-MF se voyait décerner le prix du meilleur poste de l'année par l'Association canadienne des radiodiffuseurs. Quelque 35 000 auditeurs avaient contribué à relever le défi que s'était imposé Georgette Lacroix, confondant ainsi son directeur demeuré jusque là sceptique quant au bien-fondé d'une telle programmation pour une radio commerciale.

Demeurée célibataire, Georgette Lacroix a donné naissance à une fille, Hélène. Résistant aux pressions du milieu

et à celles des religieuses qui lui recommandaient fortement de placer l'enfant en adoption, elle prend la décision de l'élever seule. Plutôt que de confier sa fille à une gardienne durant la journée, elle l'amène régulièrement au poste de radio en lui recommandant de garder le silence durant les émissions.

Une seconde carrière: le ministère des Affaires culturelles, 1972-1981

Toute familière qu'elle était avec le monde de la radio, Georgette Lacroix rêvait néanmoins d'écrire et de publier. En 1971, l'ouverture d'un poste à la section arts et lettres au quotidien *L'Action catholique* en remplacement de Jean Royer l'introduit au journalisme écrit. Elle y reste à peine un an, mais assez longtemps pour que la qualité de ses articles attire l'attention de la ministre des Affaires culturelles, Claire Kirkland-Casgrain qui l'invite à devenir son attachée de presse. Après le changement de titulaire aux Affaires culturelles en 1973, elle est transférée au Service des lettres, puis au Service de la recherche du Ministère, en 1975. Elle passe finalement aux Archives nationales du Québec en 1978 à titre de rédactrice du bulletin *Archives en tête*, et ce jusqu'à sa retraite en 1981.

La production littéraire

La poésie occupe une place centrale dans les publications de Georgette Lacroix. Son premier recueil de poèmes, *Au fond de l'eau* date de 1963 et se mérite une mention honorable lors du concours de poésie organisé à Montréal par la Société du bon parler français.

Au fond de l'eau

Mon amour est au fond de l'eau
où sont coraux et coquillages
mon cœur est couleur de nuages
un oiseau pleure sur le flot...

Mon amour est au fond de l'eau
j'entends sa voix sur le rivage
quand le vent berce les cordages
et les filets des matelots...

Mon amour est au fond de l'eau
Mais le flot garde son image
Mes yeux caressent son visage
quand ils voient passer un bateau

Mon amour est au fond de l'eau
où sont les restes des naufrages
son cœur n'aimait que le voyage
et la mer sera son tombeau.

Lors d'une entrevue qu'elle accordait au journal *Échos Vedettes* en 1964, Georgette Lacroix avouait avoir été influencée par des poètes tels Aragon, Apollinaire, Verlaine, ainsi que par d'autres écrivains français comme Georges Duhamel, Colette, Marcel Jouhandeau et Paul Léautaud⁴⁴. Elle découvre également les poètes et chansonniers québécois des années 1960 dont Félix Leclerc et Gilles Vigneault.

Au cours de sa carrière radiophonique, Georgette Lacroix écrit également les paroles de quelques chansons pour André Lejeune : *Je reviens d'un pays*, *Sacré marin*, *Les amants*, *Ma plus belle chanson*, *La danseuse*, *Adieu Palma*, ainsi qu'une

44. Extraits tirés de *Échos Vedettes*, 28 novembre 1964, p. 31.

chanson pour Germano Rocha, *Le Café de la paix*⁴⁵. Suit un recueil de poèmes : *Mortes saisons* [Garneau, 1967]. Mais sa période de production poétique la plus active correspond à ses années passées au ministère des Affaires culturelles. Paraissent au fil des ans une douzaine de recueils de poèmes, dont *Entre nous... ce pays* qui lui mérite, en 1971, le prix Jean-Hamelin de l'Association France-Québec⁴⁶. Sa poésie s'inspire de thèmes tels la vie, l'amour, la nature, les saisons, la maturité et la vieillesse, sans oublier sa ville de Québec qu'elle chérit particulièrement. Au cours de sa carrière, Georgette Lacroix a également collaboré à divers journaux et périodiques⁴⁷.

Monique Duval: un itinéraire en quatre étapes au sein du journalisme écrit

L'enfance et le contexte familial

Septième d'une famille de neuf enfants, Monique Duval naît dans la paroisse Saint-Roch durant l'entre-deux-guerres du mariage d'Arthur Duval et de Gabrielle Chalifour. Son père, notaire de profession, a aussi été échevin de la Ville de Québec dans les années 1930. Quant à sa mère, elle était la fille d'Onésime Chalifour, un important marchand de bois de Québec.

Dans cette famille de la bourgeoisie professionnelle, on ne fréquentait pas le quartier, préférant s'amuser à la maison et s'adonner à la lecture. On le quitte de toute façon au cours des années 1940 pour emménager à la haute-ville⁴⁸.

Les années d'école et d'initiation aux arts et à la lecture

Monique Duval fréquente d'abord le Pensionnat Saint-Roch durant dix ans. Les Dames de la Congrégation de Notre-Dame y enseignent les bonnes manières et le goût pour une langue française de qualité. C'est durant ces années

45. *André Lejeune au totem*, disque 33 tours sur étiquette Trans Canada.

46. *Le Creux de la vague* (Garneau, 1972), *Entre nous... ce pays* (Garneau, 1972), *Aussi loin que demain* (Garneau, 1973), *Dans l'instant de ton âge* (Garneau, 1974), *Au large d'éros* (Éd. La Minerve, 1975), *Vivre l'automne* (Garneau, 1976), *Irénée Lemieux, fils des muses* (Éd. La Minerve, 1976), *Québec 1608-1978* (Éd. La Minerve, 1978), *Québec* (Presses Laurentiennes, 1979), *Faire un enfant* (La Liberté, 1970), *Astrorama ou La Magie des astres* (Ariès, 1982), *Sports en fête* (Éd. du Blé d'or, 1982), *L'Acadie... avec les yeux du cœur* (Presses Laurentiennes, 1984).

47. Parmi ces journaux et périodiques, citons *section*, *Le Soleil*, *Le Devoir*, *Le Bien Public*, *Échos Vedettes*, *Poésies*, *Pierres vivantes*.

48. Entrevue de Fernand Harvey avec Monique Duval, 25 octobre 2007.

du cours primaire que Monique prend plaisir à la dictée et à la composition. Elle poursuit ensuite ses études de 11^e et 12^e année au Couvent du Bon-Pasteur où elle a la chance de connaître Sœur Saint-Égide (née Pérusse), une enseignante hors pair qui lui fera aimer la culture et les arts, étant elle-même écrivaine et musicienne. Comme échange de bons procédés, son élève lui apporte régulièrement l'exemplaire de la veille du *Devoir* auquel son père est abonné.

Arthur Duval, passionné d'ouvrages d'histoire, achète régulièrement des livres pour sa bibliothèque personnelle, en plus d'être abonné à *La Revue des deux mondes* et à d'autres revues françaises. Influencée par l'atmosphère studieuse de la maison paternelle, la jeune Monique en profite pour s'abonner à la Bibliothèque de la Législature.

Alors que ses cinq frères poursuivent leurs études à l'Université Laval avant d'entreprendre une carrière professionnelle, cette voie ne lui est pas accessible. « J'appartiens à la génération, écrit-elle, où les "jeunes-filles-de-bonne-famille" restaient à la maison, pour aider leur mère⁴⁹ ». Elle n'avait donc pas osé demander à son père des études universitaires puisqu'il aurait sans doute trouvé inutile une telle dépense pour une fille qui allait un jour se marier et, comme le voulait la tradition, rester à la maison. En outre, précise Monique Duval, « mon père aurait été humilié de savoir que ses filles travaillent⁵⁰ ».

Quoiqu'il en soit, son goût pour la culture générale ne la quittera plus au fil des années et on la verra assister comme auditrice libre à divers cours offerts à l'Université Laval en littérature française et canadienne, en histoire, en sociologie et en langues (anglais et italien). Elle assistera notamment avec assiduité aux cours en sciences sociales du père Georges-Henri Lévesque à la salle des promotions de l'Université, toujours remplie à capacité.

Le premier emploi

À l'été de 1953, Monique Duval entreprend un premier voyage en France et en Angleterre, au moment du couronnement de la reine Élisabeth II. De retour à Québec, cette jeune fille dans la vingtaine se voit confrontée à un dilemme : continuer le travail domestique à la maison paternelle ou suivre sa propre voie. Connaissant son goût pour l'écriture, sa mère lui suggère alors d'opter pour une carrière dans le journalisme. Toujours sur les conseils de sa mère, elle sollicite timidement une entrevue avec le colonel Oscar Gilbert, propriétaire de *L'Événement*. Ce dernier la reçoit aimablement à son bureau, d'autant plus qu'il connaît

49. MONIQUE DUVAL, « Connaissons nos membres. Monique Duval », *Club culturel Québec Métropolitain*, n^{os} 62-63 (mars-avril 2001), p. 3.

50. Entrevue de Fernand Harvey avec Monique Duval, 24 octobre 2007.

bien le notaire Duval. Sans rien promettre, il conseille à l'aspirante journaliste de prendre rendez-vous avec le rédacteur en chef du journal, Irénée Masson, après avoir rédigé cette brève note de service : « Veuillez recevoir mademoiselle Duval. Très bonne famille ».

Le rédacteur en chef la reçoit plutôt froidement : « On a déjà une femme journaliste à *L'Événement* et deux au *Soleil*. C'est bien assez ! ». Les deux journaux comptaient alors une cinquantaine de journalistes. Finalement, Masson lui offre de remplacer sa secrétaire malade. Cette porte entrouverte permettait d'espérer l'accès à la salle de rédaction. Six mois plus tard, Monique Duval se voit proposer de prendre la relève de Céline Légaré aux pages féminines du journal. Cette dernière devait se marier sous peu et il n'était pas alors question d'employer une femme mariée au journal. Grâce aux conseils et au savoir faire de Céline Légaré, l'apprentie journaliste s'initie durant un mois aux techniques assez complexes de la mise en page d'un article. Puis elle se lance sur le terrain. Son premier article paraît le 18 mai et consiste en un reportage avec la chanteuse Geneviève, de passage au cabaret « Chez Gérard ». « J'étais très émue de voir mon nom dans le journal », écrit-elle. « Très peu sûre de moi au début, je dus attendre plusieurs années avant de me rendre compte, qu'enfin, je l'avais le métier⁵¹ ».

Son passage dans « le féminin », comme on disait alors, lui permet de s'initier aux différentes facettes du journalisme : reportages, entrevues, critique de livres et de spectacles, rédactrice de mode ; en un mot, l'ensemble des activités reliées à la culture et à l'univers féminin. Dans la mentalité de l'époque, se rappelle-t-elle, « parce qu'on était une femme, on était nécessairement bonne dans les arts ». Cette expérience acquise sur le tas l'amène rapidement à la direction des pages féminines de *L'Événement* qu'elle assume seule, alors que sa collègue, Jacqueline Morriset-Lesage s'occupe pour sa part du « Carnet mondain », un volet alors fort prisé par la clientèle du journal.

Au cours de ses cinq ans passé à *L'Événement*, Monique Duval gagne en expérience et en assurance. Elle prend alors l'initiative de lancer une chronique hebdomadaire qui s'intitule « L'entrevue du jeudi » qui présente différentes personnalités féminines locales ou étrangères dans le domaine des arts, des lettres, de la politique et des professions. En 1959, elle sent néanmoins le besoin de passer à autre chose. Elle demande et obtient son transfert *Soleil*, également propriété de la famille Gilbert.

51. MONIQUE DUVAL, « Connaissons nos membres », *op. cit.*, p. 3.



La salle de rédaction de *L'Événement* à l'automne de 1958. On y compte alors trois femmes : au fond à gauche, Huguette Boivin (reportage général), au centre, à la dactylo, Monique Duval (pages féminines) et à ses côtés, Jacqueline Morriset-Lesage (carnet mondain).

Coll. Monique Duval



Monique Duval avec Estelle Côté, reine du Curling et reine du Carnaval de Québec, 7 décembre 1954.

Coll. Monique Duval

Une carrière au journal *Le Soleil* (1959-1988)

Au *Soleil*, Monique Duval est assignée aux reportages généraux de 1959 à 1962. C'est la période de ses grands reportages sur la vie diplomatique à Québec, de ses dossiers sur l'éducation et les problèmes sociaux, ainsi que de ses chroniques littéraires.



Monique Duval interviewant la cantatrice Adine Fafard-Drolet (1876-1963), pionnière de l'enseignement privé du chant à Québec. Août 1958.
Coll. Monique Duval

En 1962, le poste de journaliste affecté aux affaires universitaires est vacant ; seule à postuler, Monique Duval l'obtient facilement. L'idée de fréquenter ce monde savant l'emballa et l'impressionne à la fois. Comment rendre compte avec justesse de toutes les disciplines et de toutes les activités du campus de Laval ? Elle pourra néanmoins compter sur des nombreux collaborateurs sur place dont l'historien Pierre Savard et l'ethnologue Jean-Claude Dupont⁵². De ses années comme chroniqueuse du *Soleil* à l'Université Laval, elle conserve, avoue-t-elle le meilleur des souvenirs.

En 1968, une réorganisation administrative du *Soleil* la ramène à salle de rédaction. Cette troisième et dernière étape de sa carrière de journaliste au *Soleil* sera consacrée essentiellement à l'histoire et au patrimoine sous toutes ses formes. Elle avait, en effet, obtenu l'aval de son rédacteur en chef pour rédiger des articles à caractère historique, jusque là relativement absents dans le quotidien qui desservait pourtant une ville patrimoniale au riche passé. Sa rubrique du mercredi intitulée « Hier et aujourd'hui », ainsi qu'une autre chronique hebdomadaire sur l'histoire des rues de Québec paraissent durant plusieurs années.

Monique Duval prend finalement sa retraite en 1988 après une longue carrière dans le journalisme qui, de son propre aveu, l'a comblée. Selon ses propres dires, ses patrons lui ont toujours laissé pleine liberté dans son travail et elle leur en est reconnaissante. Son seul regret, est de n'avoir pas pu entreprendre des études universitaires, comme elle l'avait souhaité dès sa jeunesse.

52. Son réseau universitaire comprend également divers autres spécialistes, particulièrement en sciences humaines dont André Vachon, Louis-Edmond Hamelin, Philippe Sylvain, Léopold Lamontagne et Jacques Rousseau.



Monique Duval en entrevue avec l'ancien premier ministre du Canada, Louis Saint-Laurent, le 13 février 1972, un an avant la mort de ce dernier.
Coll. Monique Duval

Les publications en histoire

Passionnée d'histoire depuis sa jeunesse, Monique Duval verra ses articles historiques parus dans *Le Soleil* entre 1973 et 1978 publiés sous forme de recueil par la Bibliothèque de l'Assemblée nationale. Le ministère des Communications fera de même avec ses chroniques sur les rues de Québec (1978). À cela s'ajoute la brochure *Québec depuis 1608* publié au ministère des Affaires culturelles en 1978, ainsi que *Découvrir Québec* (1983), un livre constitué d'une autre série de ses articles⁵³.



Monique Duval avec son recueil d'articles en histoire, publié par la Bibliothèque de l'Assemblée nationale, en décembre 1979.
Coll. Monique Duval

53. *Chronique sur les rues de Québec*, coll. Rétrospective, Québec, ministère des Communications, 1978; *Recueils d'articles d'histoire*, 2 vol., Québec, Bibliothèque de la Législature, 1979; *Découvrir Québec*, Sainte-Foy, Éditions La Liberté, 1983.

L'implication sociale et culturelle

De par son métier de journaliste spécialisée dans le domaine de l'histoire et de la culture, Monique Duval a développé des appartenances à plusieurs réseaux, organismes et associations dans la région de Québec et à l'étranger. On retiendra particulièrement sa participation active à la Société historique de Québec, à la Société des écrivains canadiens section Québec et à la Société France-Québec. Son engagement social et culturel lui a valu plusieurs récompenses dont l'Ordre du Canada (1984) et l'Ordre du Québec (2006)

* * *

Itinéraires croisés et convergences

L'histoire de vie de chacune de ces quatre pionnières de la vie culturelle à Québec est originale et singulière; elle plonge ses racines dans l'environnement familial de l'enfance et se développe par la suite au fil des nécessités et des circonstances tout au long de la carrière. On ne peut ici que reconnaître le mystère d'un destin individuel et l'impossibilité d'y pénétrer véritablement. Tout au plus pouvons-nous en reconnaître les jalons les plus apparents en rapport avec l'espace public. La singularité biographique n'empêche pas pour autant de croiser ces itinéraires personnels pour en faire ressortir, en toile de fond, certains points convergents avec le contexte social d'une époque. À cet égard, Françoise La Rochelle-Roy, Simone Bussièrès, Georgette Lacroix et Monique Duval sont, à la fois, témoins et actrices d'une époque à la jonction de la tradition et de la modernité, époque marquée par les profondes mutations sociales et culturelles de l'après guerre au Québec.

Le contexte familial, l'école et l'accès à la culture

Du contexte familial de ces quatre femmes, on retiendra qu'il se déroule en milieu ouvrier dans deux cas et en milieu bourgeois pour les deux autres. Mais aucune de ces familles qui comptent plusieurs enfants ne vit dans l'abondance. L'avantage comparatif des familles de professionnels en terme de revenus, comme on a pu le constater dans le cas des parents de Monique Duval et de Françoise La Rochelle, se trouvait limité par la nécessité de subvenir aux besoins de plusieurs enfants et de les faire instruire; d'où la priorité accordée aux garçons. À cela s'ajoute la conception traditionnelle du rôle de la femme au foyer. À ce sujet, le contexte familial du milieu bourgeois n'a pas été plus favorable à l'accès des filles à l'université que celui du milieu ouvrier. Sans qu'il soit possible de généraliser, il apparaît clairement que dans le cas de ces quatre femmes, la barrière des genres

(hommes/femmes) s'avère plus déterminante que celle des classes sociales ou encore de l'échelle des revenus.

La formation scolaire acquise est relativement la même, soit jusqu'à la 12^e année ou l'équivalent dans l'un ou l'autre des contextes familiaux. Elle a été dispensée, selon les cas, par trois communautés religieuses: les Dames de la Congrégation, les Sœurs du Bon-Pasteur et les Ursulines. Aucune de ces quatre jeunes filles n'a pu faire un cours classique, lequel n'était offert à l'époque qu'au Collège Jésus-Marie de Sillery.

L'influence d'une religieuse enseignante a été déterminante pour Françoise La Rochelle-Roy (sœur Sainte-Antoinette), Simone Bussières (sœur Saint-Hubert) et Monique Duval (sœur Sainte-Égide). Ces religieuses à l'esprit ouvert ont contribué à leur éveil à la lecture et aux arts. Les contacts entre ces religieuses et leurs anciennes élèves se sont d'ailleurs maintenus au fil des années.

Le contexte familial a également fortement influencé ces jeunes filles dans leur initiation à la vie culturelle et le rôle du père a été particulièrement important: celui de Françoise La Rochelle-Roy pour le chant et la musique, celui de Simone Bussières pour le théâtre, celui de Monique Duval pour la lecture et l'histoire. Plus discret, le rôle de la mère s'est traduit par un apprentissage des travaux domestiques et par certains conseils au moment d'entrer dans la vie professionnelle.

Un point commun relie fortement ces quatre femmes: leur goût précoce pour la lecture. Dès leurs années d'école, elles s'y plongent avec enthousiasme, dévorant tout ce qui leur passe sous la main: roman, biographies, récits de voyage. Le contexte familial a pu s'y prêter davantage pour Françoise La Rochelle-Roy et Monique Duval où la lecture faisait partie des habitudes de vie, mais le milieu ouvrier de Simone Bussières et de Georgette Lacroix ne les ont pas empêchées pour autant de prendre goût à la lecture très jeunes en se procurant des romans à cinq sous ou en empruntant les revues populaires d'une tante. Au cours de leurs études, toutes quatre se sont abonnées à l'une ou l'autre des deux bibliothèques alors accessibles au public: l'Institut canadien de Québec et la Bibliothèque de la Législature. À ce goût de la lecture, s'ajoutait aussi celui de l'écriture sous forme de compositions scolaires ou de journal personnel.

Le parcours de jeunesse de ces quatre femmes semble donc indiquer qu'elles ont bénéficié d'un éveil précoce à la culture à la suite d'influences familiales ou scolaires. Alors que les filles de leur génération n'ont pas toutes persévéré à l'école jusqu'à la fin des études secondaires, la ténacité de ces quatre femmes à profiter du maximum de scolarité offert à l'époque, tend à démontrer une motivation profonde pour la connaissance qui se maintiendra tout au long de leur vie. Il est, à cet égard, significatif que parvenu à l'âge adulte, ces femmes aient eu le souci

d'enrichir sans cesse leur culture générale en assistant à des conférences à l'Institut canadien ou à des cours offerts aux adultes à l'Université Laval.

Le milieu du travail

Les témoignages recueillis rappellent que, pour une femme, faire carrière n'était pas dans la mentalité de l'époque. On n'acceptait pas de femmes mariées dans le milieu de l'enseignement, ni dans celui des médias ou dans plusieurs sphères d'activités professionnelles. Le statut civil, les circonstances ou la nécessité ont favorisé l'emprunt d'une voie d'exception pour ces quatre femmes. Deux d'entre elles sont demeurées célibataires, comme d'autres femmes journalistes de l'époque qui ont fait carrière⁵⁴. Les deux autres, quoique mariées, ont dû subvenir aux besoins de la famille, lors de la maladie, puis du décès de leur mari.

Les circonstances liées à l'obtention des premiers emplois varient, certes, mais elles ont été influencées, pour une bonne part, par la famille. La première carrière de Françoise La Rochelle-Roy dans le chant découle naturellement de l'influence de ses parents tous deux musiciens. Il en va de même pour Monique Duval dont le père, grand lecteur de livres, de revues et de journaux, a sans doute favorisé son goût pour le journalisme. Simone Bussièrès, aurait-elle, de son côté, été attirée par l'enseignement et l'animation à la radio, n'eût été son expérience de jeunesse dans le théâtre aux côtés de son père? Quant à Georgette Lacroix, son éveil à la poésie et à la chanson qu'elle allait mettre à profit plus tard à la radio doit beaucoup aux chanteurs français de sa jeunesse et à Félix Leclerc que son père appelait, sans malice aucune, « ton habitant ».

Itinéraires professionnels et polyvalence

Pour trois de ces femmes, le parcours professionnel se caractérise par une polyvalence de l'emploi dans le secteur de l'enseignement et des médias. On retrouve, en effet, Simone Bussièrès dans l'enseignement, en même temps qu'elle anime des émissions de radio et publie des manuels scolaires. De son côté, Georgette Lacroix débute sa carrière à la radio MA puis MF de CHRC, avant de passer brièvement au journalisme écrit à *L'Action catholique*, puis à la fonction publique au ministère des Affaires culturelles. Françoise La Rochelle-Roy parcourt le chemin inverse en débutant par le journalisme écrit à *L'Action catholique* avant de passer à l'animation radiophonique à CHRC. Seule Monique Duval demeure dans le journalisme écrit durant toute sa carrière, mais avec quatre étapes bien

54. Mentionnons deux de ces femmes : Germaine Bundock (1929-1975) et Renaude Lapointe (1912-2002) toutes deux journaliste au *Soleil*, de 1939 à 1959 : <http://www.crcf.uottawa.ca/fonds/P235.html> ; <http://www.crcf.uottawa.ca/fonds/P236.html>, consulté le 3 novembre 2007.

marquées : les pages féminines, puis les reportages généraux, les affaires universitaires et enfin l'histoire et le patrimoine. Une telle polyvalence témoigne de l'importance de la culture générale acquise par ces femmes au fil des ans, mais également de la souplesse d'un milieu de travail relativement restreint dans le secteur culturel à Québec et qui n'exigeait pas encore de diplômes supérieurs.

Carrière, culture et univers féminin

Que l'enseignement et le secteur des médias aient été les deux portes d'entrée des femmes dans les carrières culturelles ne doit pas surprendre. Comme l'affirme à juste titre Monique Duval, la culture et les arts étaient considérés alors comme des secteurs féminins. D'où les tâches d'animation culturelle et de compte rendus d'activités littéraires et artistiques qu'on confiait à ces femmes à la radio et dans les journaux. À cela s'ajoute la responsabilité d'émissions radiophoniques destinées spécialement aux auditrices et des « pages féminines » dans les journaux⁵⁵. Conscientes de ces orientations, nos quatre pionnières ont néanmoins cherché à dépasser le carcan de l'univers domestique dans leurs émissions ou dans leurs écrits pour y introduire, de façon stratégique, des éléments de culture générale. Elles ne se sont, certes, jamais définies comme des militantes féministes, comme ce sera le cas pour la génération des années 1970, mais elles ont cherché à inscrire leur action dans une évolution progressive de la société.

Solidarités féminines

À Québec, dans le petit milieu de la culture et des médias des années 1950 et 1960, les femmes journalistes formaient un réseau tissé serré. L'entraide et l'amitié prévalaient sur la concurrence. Les nouvelles journalistes étaient initiées par les plus anciennes. On s'échangeait aussi des informations et des reportages « sous le manteau » entre journalistes du *Soleil*, de *L'Événement*, de *L'Action catholique* et de CHRC, à l'insu des patrons d'entreprises concurrentes.

55. Les « pages féminines » du *Soleil* sont disparues en 1970 parce qu'elles ne répondaient plus à un besoin. Monique Brunelle en a été la dernière directrice. LOUIS-GUY LEMIEUX, *Le Roman du Soleil...*, op. cit., p.186. Sur le journalisme féminin au Québec, voir aussi : JOCELYNE MATHIEU, « *Le Bulletin des agriculteurs* : pour vous aussi mesdames. L'empreinte d'Alice Ber (1938-1979) », *Les Cahiers des Dix*, n° 60, (2006), p. 277-292.



Amies et journalistes de Québec lors d'une randonnée à l'Île d'Orléans en juillet 1955: 1^{ère} rangée: Mathilde La Rochelle (*L'Action catholique*), Monique Duval (*Le Soleil*); 2^e rangée: Françoise La Rochelle-Roy (*L'Action catholique*), Germaine Bundock et Jacqueline Lesage (*Le Soleil*). Photo Renaude Lapointe (*Le Soleil*). Coll. Françoise La Rochelle-Roy

L'écriture et la production littéraire

Sans doute faudrait-il remonter aux années de jeunesse pour expliquer le goût d'écrire de ces femmes journalistes. Une analyse de leurs chroniques dans les journaux permettrait sans doute de retracer l'évolution d'un milieu, de sa vie culturelle, de son histoire, ainsi que de la condition féminine. Pour deux de ces femmes, l'écriture s'est traduit dans une œuvre littéraire: la poésie pour Georgette Lacroix, le roman et le conte, pour Simone Bussières.

L'implication sociale et culturelle

Chacune à leur manière, ces femmes de culture se sont engagées dans leur milieu, tantôt dans des réseaux littéraires, comme la Société des écrivains canadiens ou le Salon du Livre de Québec, tantôt à la Commission des Écoles catholiques de Québec, tantôt dans des organismes à caractère social.

Au terme de quatre itinéraires de vie

Au terme des entrevues réalisées expressément pour le présent article, aucune de ces femmes n'a manifesté de regrets pour le cheminement professionnel parcouru, bien au contraire. Ces parcours atypiques dans la société conservatrice de jadis, à Québec, ont été aiguillonnés par la motivation personnelle, tout autant que par la nécessité liée aux circonstances. Ces femmes affirment aujourd'hui n'avoir pas été conscientes de jouer un rôle de pionnières dans la vie culturelle de leur milieu. En s'appuyant sur le bagage culturel de leur jeunesse, elles se sont «faites elles-mêmes», pourrait-on dire. Leur seul regret, unanime: ne pas avoir eu accès à l'université.



Les femmes journalistes de Québec, reçues à déjeuner au Parlement par mesdames Corinne Lagarde-Lesage et Cécile Lesage, respectivement épouse et mère du premier ministre Jean Lesage, en 1961.

1^{ère} rangée, de g. à dr. : Jocelyne Lapointe, Cécile Lecours et Monique Deslauriers (pages féminines du *Soleil*), Corinne Lagarde-Lesage et Cécile Lesage, Jacqueline Morriset-Lesage (chronique mondaine du *Soleil*), Thérèse Sarault (directrice des pages féminines du *Soleil*), Monique Duval (reportage général au *Soleil*). 2^e rangée : une journaliste non identifiée, Monique Brunel (pages féminines du *Soleil*, derrière mesdames Lesage), une journaliste non identifiée et Jacqueline Coulombe (*L'Action catholique*)
Coll. Monique Duval

La réforme de l'éducation qui a accompagné la Révolution tranquille et les luttes pour le droit des femmes à l'égalité a profondément modifié le contexte social et culturel du Québec à partir des années 1960. Les femmes ont été plus nombreuses à fréquenter l'université et à s'insérer sur le marché du travail, incluant le secteur culturel et médiatique. Françoise La Rochelle-Roy, Simone Bussières, Georgette Lacroix et Monique Duval appartiennent sans doute à la dernière génération de femmes qui ont eu à contourner les difficultés liées au poids des mentalités en regard du marché du travail. Leur parcours hors du commun n'en est que plus attachant et instructif sur l'essor de la place des femmes dans la société.

ANNEXE

Schéma d'entrevue

1. L'enfance et le contexte familial
 - lieu de naissance
 - les parents
 - les frères et sœurs
2. Les années d'école et d'initiation aux arts et à la lecture
 - le parcours scolaire
 - l'apprentissage et le goût de la lecture
 - l'initiation aux arts (théâtre, musique...)
 - l'influence des parents en rapport avec la culture
 - l'influence de certaines enseignantes
3. L'entrée dans le marché du travail
 - le statut civil (mariage, veuvage, célibat)
 - les nécessités de la vie
 - les circonstances reliées aux premiers emplois
4. Les étapes de la carrière professionnelle
 - employeurs et lieux d'emploi
 - évolution des affectations
 - initiatives novatrices et réalisations
 - les liens avec la culture
 - l'univers féminin et le travail
 - les solidarités féminines au travail
 - la retraite
5. L'écriture et la production littéraire
 - les publications
6. L'implication sociale et culturelle
 - la participation à des associations et à des réseaux
 - la reconnaissance sociale (prix, etc.)
7. Considérations générales sur le contexte d'une époque
 - la mentalité d'une époque passée
 - les frustrations ressenties en tant que femme
 - hier et aujourd'hui